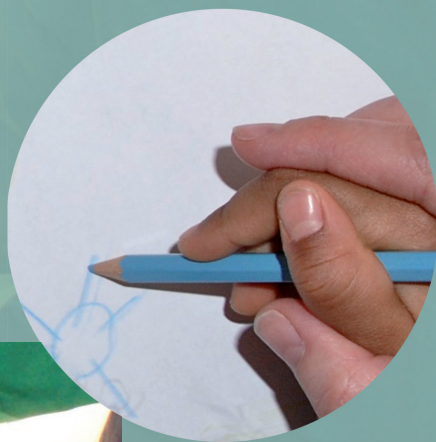


Franca Henriette
CORAY

avec le Dr Stefano Lucchina

Entre ses mains

ROMAN



Label *d'auteurs*
Scripsi

Franca Henriette Coray
avec la précieuse contribution du
Dr Stefano Lucchina

Entre ses mains



Entre ses mains

© et édition: Scripsi, 2017

Chemin de Praz-Roussy 4bis

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

Tous droits réservés.

Distribution: La Maison de la Bible

Case postale 151

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

E-mail: info@bible.ch

Internet: <http://www.maisonbible.net>

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la

version Segond 21 © 2007 Société Biblique de Genève

<http://www.universdelabible.net>

Illustrations:

Photo GICAM: mission en Afrique Dr Lucchina

Photo Lidia Focarete: Arri dessine

ISBN édition imprimée 978-2-8260-2020-2

ISBN format epub 978-2-8260-0358-8

ISBN format pdf 978-2-8260-9650-4

Imprimé en France par Sepec numérique

Table des matières

Introduction	
Remerciements	9
Préface du Dr Stefano Lucchina	10
Roman	
Chapitre 1	15
Chapitre 2	36
Chapitre 3	55
Chapitre 4	62
Chapitre 5	82
Chapitre 6	97
Chapitre 7	110
Chapitre 8	123
Chapitre 9	134
Chapitre 10	149
Chapitre 11	164
Chapitre 12	177
Chapitre 13	196
Chapitre 14	211
Chapitre 15	230
Chapitre 16	252
Chapitre 17	269
Chapitre 18	282
Chapitre 19	295
Chapitre 20	305
Chapitre 21	325
Chapitre 22	340
Chapitre 23	352
Chapitre 24	361
Chapitre 25	369
Chapitre 26	372
Chapitre 27	378
Chapitre 28	415
Chapitre 29	426

Chapitre 30.....	441
Chapitre 31	455
Chapitre 32.....	471
Chapitre 33.....	495
Annexes	
La chirurgie de la main	526
Une école au Burkina Faso	528
Du même auteur.....	530

Roman



Chapitre 1

Non, Dieu ne rejette pas l'homme intègre et il n'affermite pas les mains de ceux qui font le mal.

Job 8.20

De même que j'ai toujours su que Riccardo et moi étions destinés l'un à l'autre, de même j'ai toujours su que je voulais devenir enseignante. Depuis le jour où je me suis assise dans la classe d'Onorina Grandi, l'enseignante modèle qui a forgé en moi l'image de la réussite parfaite. Ma mère a été élève d'Onorina, et avec elle tous les adultes du village de moins de 55 ans. Quand Onorina passe, hommes et femmes cessent leurs activités ou leur bavardage pour la saluer d'un *buongiorno signora maestra*¹ comme s'ils étaient encore à l'école. Comme tous les autres, ma mère n'arrête pas de tisser les éloges de son enseignante d'école primaire. Depuis ma petite enfance, elle me parle de la *maestra* Onorina qui a fait ceci ou cela pour l'aider. Et comme Onorina est devenue son modèle, elle m'a poussée à devenir enseignante pour que j'aie moi aussi un tel impact sur plusieurs générations. Mais il faut dire que j'ai quand même eu besoin de quelques années pour comprendre quelle était ma vocation. Je me suis laissé entraîner sur une voie transversale qui allait contre la volonté de ma mère et d'Onorina pour ma vie. Tout cela parce que, quand je suis née, mes parents n'avaient pas beaucoup de temps à me consacrer. Surtout l'été quand des légions de touristes envahissaient la vallée, procurant, bien heureusement, beaucoup de travail à leur petit magasin d'alimentation et de souvenirs. Il fallait une solution, qui était toute trouvée: une

¹ «Bonjour, madame l'institutrice» en italien



cousine de ma mère avait épousé un médecin de campagne anglais. Leur fille avait une quinzaine d'années de plus que moi, et ainsi ils l'ont envoyée passer les vacances d'été chez nous, pendant quelques années. Jusqu'à ce que je sois assez grande pour monter dans un avion seule. A partir de là, c'est moi qui traversais la Manche pour passer les vacances d'été chez eux.

Vanessa était une fille sympa qui adorait les gosses et les activités à l'air libre. Avec elle, j'ai appris à parler anglais couramment, à nager comme un poisson, à monter à cheval et à prodiguer les premiers soins à un blessé. En somme, je m'amusais comme une folle pendant mes séjours dans la campagne anglaise, dans la région des Lacs. Cela jusqu'au lycée, alors que Vanessa terminait sa formation de médecin. Ensuite elle est partie travailler avec M. S. F¹, et elle a épousé un collègue. Alors j'ai dû me contenter de contacts toujours plus sporadiques, jusqu'à en arriver à échanger uniquement des vœux à Noël et aux anniversaires. Aux dernières nouvelles, elle et son mari ont repris le cabinet médical du père, qui est maintenant une petite clinique bien fréquentée; et ils ont deux enfants.

Pour ma part, imaginez-vous, je voulais devenir médecin comme Vanessa. Je me voyais à ses côtés en train de soigner des pauvres gens au bout du monde. Mais alors qu'elle disparaissait de ma vie, poussée par les ambitions de ma mère et par Onorina qui voulait former sa remplaçante avant de prendre sa retraite, au lieu d'aller à la Faculté de médecine j'ai continué avec la Haute école pédagogique de Locarno. Quand j'ai obtenu mon diplôme d'enseignante d'école primaire, Onorina s'est retirée et les autorités communales m'ont immédiatement nommée à son poste, sachant qu'elle allait continuer à me former. Et elle continue à le faire parce

1 Médecins sans frontières



que je suis encore loin d'avoir acquis son expérience.

Onorina a un fils, Riccardo, né d'un mariage tardif avec le plus gros propriétaire terrien de la commune. Riccardo est mon aîné de 3 ans. Il fait de la politique et il n'a pas tardé à être élu maire de notre commune et membre du Grand Conseil (législatif) du canton. Le jour où il sera conseiller d'Etat (exécutif) ou même conseiller national à Berne, peut-être même aussi ministre, n'est plus très loin. Au moins il y croit, et j'admire son ambition. Onorina m'a fait bénéficier de ses précieux conseils pendant mes premiers mois d'enseignement et je lui en suis reconnaissante à plus d'un titre. Le soir, après les classes, comme j'allais chez elle pour corriger les devoirs de mes élèves et bénéficier de ses conseils ainsi que perfectionner mon programme, je rencontrais Riccardo presque à tous les coups. De ce fait, lui aussi était contraint de me voir très souvent. Le meilleur parti de la région m'a été servi sur un plateau, sans que je n'aie à faire d'efforts. Je n'ai eu qu'à tendre les lèvres et à dire «oui» pour me retrouver avec une bague de fiançailles au doigt. Je peux donc dire que ma vie est «un long fleuve tranquille» sans rapides, sur lequel voguer sans aucune difficulté, en me laissant simplement transporter par le courant. On peut vraiment dire que j'ai beaucoup de chance!

La jeune institutrice posa son stylo sur son pupitre avec un soupir et referma le cahier en se promettant de relire encore plusieurs fois son texte avant de le photocopier dans le fascicule qui devait être distribué à tous les invités du mariage, avec le programme de la journée.

Revenant à son rôle d'enseignante, elle promena son regard sur les 15 petites têtes des secondes inclinées sur des cahiers semblables au sien. Dans le silence lui arriva le soupir d'un garçonnet qui mâchouillait son crayon, à la recherche



de l'inspiration. A côté de lui une fillette sortait sa langue entre ses dents, en se concentrant. Toutes les têtes se redressèrent quand retentit la sonnerie de la fin des classes de l'après-midi.

La vie de Zoé avança dans son train-train réconfortant pendant un autre mois tandis que les préparatifs du mariage allaient de l'avant. Arriva le jour de la course d'école, très attendue par tout le monde.

La course spéciale s'ébranla sous l'œil anxieux des mères encore réticentes à laisser leur progéniture se lancer sans elles dans une nouvelle aventure. Un peu au-dessus de Lugano, la petite troupe descendit du bus pour s'engager sur un large chemin qui partait à l'assaut du mont San Salvatore. Au sommet de la montagne, il y avait une aire de pique-nique, et c'est là qu'ils s'arrêtèrent pour déballer les sandwiches et les boissons gazeuses et profiter du magnifique panorama.

En début d'après-midi, Zoé eut envie d'aller prendre un café au bar. En traversant la terrasse du restaurant, elle passa près d'une table où un Indien d'âge mûr était attablé avec deux autres personnes. Les yeux dans le vague, il avait un regard si triste, si découragé, que Zoé ne put s'empêcher de lui sourire avec bonté en passant tout près de lui. Elle continuait d'avancer vers le bar lorsque l'homme, agréablement surpris, se leva de sa place et lui rendit son sourire...

– *Hello!* On se connaît? demanda-t-il dans un anglais très distingué.

Zoé rougit de confusion et se vit contrainte de dépoussiérer ses connaissances d'anglais. Elle indiqua ses élèves:

– Je suis Zoé, maîtresse d'école. J'allais prendre un café au bar, dit-elle avec un sourire embarrassé.

– Dans ce cas, venez le prendre avec nous, invita l'homme en tirant une chaise pour elle à sa table.

– Non merci, excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger.

L'homme lui tendait poliment la main et Zoé n'eut plus qu'à la serrer, très embarrassée, alors qu'il s'empressait de se présenter, ainsi que ses compagnons de table.



– *Nice to meet you*¹, Zoé. Mon nom est Samir, voici mon fils Yoan et Carlos, un ami, dit-il, présentant tour à tour un jeune invalide couvert de pansements en fauteuil roulant et un jeune homme au physique de sportif.

Zoé sourit timidement en rencontrant le regard glacial de l'invalide. Il semblait loin d'être ravi de cette intrusion intempestive et elle ne pouvait que lui donner raison... *Qu'est-ce qu'il m'a pris de sourire à un inconnu dans un bar?*

– Bonjour, dit-elle timidement en tendant la main.

Mais quand l'expression du visage de l'homme ne bougea pas d'un iota, elle baissa la main en rougissant encore plus et, tandis que le père de l'homme handicapé suivait la scène d'un regard attentif, elle se retira avec un sourire d'excuse.

– Maintenant j'y vais. Je vous souhaite une bonne journée et joyeuses vacances au Tessin. *Bye* et bonne chance, Yoan!

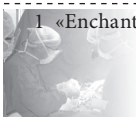
Quand elle repassa après avoir bu son café, les trois hommes s'éloignaient de la terrasse. Carlos poussait le fauteuil roulant de Yoan vers la station du funiculaire; son père marchait à côté. Zoé le vit essayer de sourire. Elle le plaignit. Ça ne devait pas être facile pour lui de voir son fils dans cet état, se dit-elle en se demandant quelle tragédie l'avait frappé.

Le reste de l'excursion la tint suffisamment occupée pour qu'elle pense à autre chose. Lorsque le bus déversa les enfants fatigués devant leur mère rassurée, elle soupira de soulagement.

En début de soirée, elle poussa la porte de la grande ferme, impatiente de raconter sa journée à Onorina qui écouta attentivement le récit de la course d'école. Zoé omit cependant soigneusement de raconter qu'elle avait abandonné sa classe pour aller sourire à des étrangers sur une terrasse de bar.

Nicoletta, la petite domestique roumaine de la ferme, pénétra dans la pièce, détourna la tête quand elle la vit et ressortit immédiatement en gardant les yeux baissés. Zoé s'était

¹ «Enchanté de vous rencontrer» en anglais



attachée à cette petite Roumaine sans profession qui venait travailler à la ferme par tranche de trois mois, en alternance avec sa sœur.

– Nicoletta est de mauvais poil, ce soir. Que s'est-il passé? Je l'ai blessée sans le savoir? demanda-t-elle, mortifiée.

Onorina grimaça de mépris:

– Oh, elle a juste hâte de rentrer chez ses parents. On ne va pas la regretter, ça, c'est sûr! Tu te débrouilleras pour recruter une autre domestique, si vraiment vous en avez besoin. Je faisais sans, quand j'avais ton âge.

– Et quand part-elle?

– Vendredi prochain.

Zoé sursauta:

– Elle ne sera pas là pour notre mariage?

– Oh non! Et je ne pense pas qu'elle tienne à y participer!

– Ah bon? Dommage.

* * *

A une trentaine de kilomètres de là, Samir contemplait anxieusement son fils à nouveau allongé sur son lit d'hôpital, au retour de la sortie au San Salvatore. Il ne restait plus trace du brillant chirurgien égocentrique, sûr de lui, *self confident*, auquel la vie souriait et qui avait un magnifique avenir devant lui. Il était sorti de la maison de commune de Brighton avec une mariée radieuse à son bras, moins de six mois auparavant. Combien ils étaient tous heureux ce jour-là! Maintenant il n'y avait plus aucun avenir radieux, plus de mariée, plus de sourire et plus aucun amour dans la vie de son fils. Samir était convaincu qu'on ne pouvait imaginer pire injustice du destin. Tout cela à cause de l'acte fou et gratuit d'un déséquilibré, un intégriste islamique intolérant, qui s'imaginait obtenir le paradis en tuant des femmes et des enfants sur un marché.

L'auto sans contrôle avait terminé sa course folle en plein dans le mur de la salle opératoire, tandis que son fils était engagé dans une intervention de microchirurgie délicate sur



la main mutilée d'une fillette blessée au cours d'un attentat précédent. Alors que sa petite patiente était sous anesthésie générale, la bombe avait aussi tué sur le coup Muriel, sa femme, qui était son instrumentiste pendant la mission de *Surgery Now* (l'O. N. G. humanitaire qui les avait envoyés en mission à Kaboul).

L'explosion avait aveuglé Yoan et les clous giclant dans toutes les directions lui avaient blessé tout le côté gauche du corps. Son bras et sa main avaient été touchés gravement, brûlés, et il s'en était fallu de peu qu'on ne doive lui amputer la jambe sous le genou. Depuis peu, il portait une prothèse du genou qui n'allait durer qu'une dizaine d'années, lui réservant une autre intervention à répéter à cadence décennale durant toute sa vie. Il devait encore subir plusieurs interventions à la main et au bras ainsi qu'une plastique faciale, imminente, mais l'œil gauche était récupérable, ou du moins on était en mesure de l'espérer, même si Yoan était totalement aveugle pour le moment. Sa main gauche risquait bien de ne plus jamais retrouver l'extrême habileté nécessaire à un chirurgien orthopédique spécialisé dans la chirurgie de la main et la microchirurgie reconstructive.

C'était à cela qu'il avait dédié sa vie, et aucun sacrifice ni effort ne l'avaient arrêté: parvenir à opérer de minuscules mains d'enfants grâce à des lunettes spéciales ou un microscope opératoire. Et il venait enfin d'être diplômé, à 34 ans, devenant le plus jeune chirurgien de la main au monde, quand sa vie avait été précipitée dans le chaos total. Depuis ce jour funeste, un mois plus tôt, il ne rêvait plus que d'une seule chose: mourir.

Afin de procurer les meilleurs soins à son fils, Samir n'épargnait ni argent ni sacrifices personnels. Il avait mis sa propre vie en *stand-by* pour être à ses côtés. A peine était-il stabilisé qu'il l'avait transféré en Suisse, dans l'hôpital où opérait son meilleur ami et collègue, le chirurgien orthopédique Marco Gubler. Rien n'y faisait! La seule fois en un mois où Yoan avait manifesté un quelconque intérêt, cela avait été cet après-midi-là, sur le San Salvatore, quand la



jeune institutrice mal fagotée mais très sympathique était venue les saluer. Son sourire si communicatif avait réchauffé le cœur de Samir, lui faisant oublier durant quelques secondes le souci qu'il éprouvait pour son fils.

Après son départ, en allant reprendre le funiculaire, celui-ci lui avait demandé le prénom de la jeune fille en question. Samir se souvenait qu'elle s'appelait Zoé¹. Son fils avait fermé son œil valide pendant un instant:

– Elle a de la vie, elle porte bien son nom, avait-il dit ensuite d'une voix pensive.

– Comme toi: tu es encore vivant, avait-il répondu avec un pauvre sourire.

– Diagnostic exact, docteur, le patient est encore vivant. Mais ma vie est devenue seulement un poids inutile, tandis que cette jeune fille est encore aux aurores, avait rétorqué Yoan avec sarcasme.

– Bonne nuit, *my son*², murmura Samir en se baissant pour effleurer du doigt la main droite de son fils, intacte, encore munie de l'anneau qui le liait à une femme enterrée en Angleterre depuis un mois à cause d'un acte fou qui avait arraché au couple des années de vie heureuse ensemble.

Yoan n'avait même pas pu assister aux tristes funérailles de sa femme, avec ses beaux-parents dévastés par la douleur. Samir sentit des sanglots lui serrer la gorge. L'arrivée de Carlos l'obligea à reprendre contenance.

– Il «pionce», notre gaillard. Cette sortie l'a tué. Peut-être que ce n'était finalement pas une si bonne idée de le sortir aussi vite après l'accident, murmura l'infirmier dans son style direct, après avoir remonté le duvet sur la poitrine du patient.

– C'est vrai, c'était un gros risque. Mais cela l'a peut-être distrait de toute cette douleur. De plus, il va être opéré au visage dans deux jours; un peu d'air frais et de soleil lui aura fait du bien. Espérons!

– Vous pensez qu'il verra à nouveau des deux yeux?

1 Nom d'origine grecque signifiant «vie»

2 «Mon fils» en anglais



Samir mit un doigt devant sa bouche, puis entraîna l'infirmier dans le couloir avant de lui répondre:

– L'ophtalmologue dit que, selon lui, Yoan voit de nouveau les contours des objets avec l'œil droit, si la lumière est forte, comme sur cette terrasse. Il se peut qu'il voie même mieux que ça. Selon l'ophtalmologue et moi, sa vue reviendra toute seule dans quelque temps. Pour l'œil gauche, nous devons attendre le résultat de l'opération au visage, après-demain. En fait, rien n'est certain, termina Samir en soupirant.

– C'est vraiment du gâchis! Il devrait être content d'être encore vivant, non?

– Mon fils rêvait de devenir un des meilleurs chirurgiens de la main au monde, et il était sur le point d'y parvenir sans cet attentat. Il a appris à reconstruire des mains d'adultes et d'enfants. C'était toute sa vie, et en plus, sa femme et lui étaient mariés depuis à peine cinq mois. Ce qui fait qu'il est plus détruit du point de vue émotionnel que physique.

– O. K., je peux comprendre ça. Mais il est encore jeune, il peut encore avoir beaucoup d'années d'activité dans de multiples domaines, s'il commence à se battre. Il n'y a pas que la chirurgie de la main, quand même!

– Pour lui, oui. Essayez de le lui faire comprendre! Il pense que sa vie est finie et parfois je suis tenté de lui donner raison. S'il devait guérir, il devrait recommencer à zéro toute sa formation. Il faut une habileté rare dans sa spécialisation, très difficile à obtenir et très facile à perdre. Et puis, en admettant que sa vue revienne comme avant, il aura presque constamment mal à son genou.

Samir se frotta les yeux dans un geste de fatigue.

Carlos lui sourit gentiment:

– Allons, haut les cœurs, docteur! Yoan a besoin de tout l'espoir que vous pourrez lui transmettre. Ne baissez pas la garde, vous aussi!

– Malheureusement, je n'ai pas encore appris à faire des injections d'espoir et de vie! Si c'était le cas, je commencerais par moi-même.



L'infirmier posa une main compatissante sur le bras du père du patient qui lui donnait le plus à faire, dans le département de chirurgie où il travaillait.

- Bonne nuit, docteur, murmura-t-il.
- Bonne nuit, Carlos, et merci de nous avoir accompagnés aujourd'hui. Sans vous...
- Pas de quoi. Ça m'a plu d'être payé pour échapper à ces murs blancs un instant. Je suis partant pour un autre tour quand vous voulez.

A nouveau seul, Samir regarda son propre annulaire encore muni d'une alliance. Sa femme, la maman de Yoan, était morte depuis 20 ans, et lui aussi s'obstinait à se sentir lié à une disparue. D'un geste résigné, il enleva la bague et la mit dans la poche de son veston.

Lui non plus n'épargnait pas sa peine pour soulager les souffrances d'autrui. Il parcourait la planète avec *Surgergy Now* pour opérer des membres, pour permettre à des personnes, souvent des enfants, d'avoir à nouveau une vie normale, indépendante. Mais cela faisait un mois qu'il s'était arrêté pour être auprès de son fils. Il n'osait pas s'en aller, lui dire qu'il devait repartir, alors que lui était cloué sur un lit d'hôpital, la mort dans l'âme, sans plus aucun espoir.

Confirmant son impression, un appel téléphonique lui arriva de Londres alors qu'il était sur le point de sortir de la chambre de Yoan:

- Allô?
 - Samir, c'est David. Comment va Yoan?
- C'était David Nielsen, le chef de délégation des chirurgiens qui allaient en Afrique et en Inde en missions humanitaires. C'était aussi le mentor, le maître et l'exemple de son fils.
- Hello, David. Yoan ne va pas bien du tout, mais j'essaie de garder l'espoir.
 - Et tu fais bien. Comment va sa vue?
 - Il semblerait qu'il voie de mieux en mieux avec l'œil droit; le gauche est encore couvert par le pansement. Mais il est si peu coopératif que l'ophtalmologue a bien de la peine à juger de son état.



– Et... sa main gauche s'améliore?
– N'en parlons pas, veux-tu!
– Amène-le ici aussitôt qu'il aura récupéré la vue, je peux l'aider.

– Il ne voudra pas d'une opération qui ne lui rende pas sa mobilité précédente.

– D'un seul coup de bistouri? Impensable! Mais en travaillant dur... Et toi? J'espère que je peux compter sur toi pour la prochaine mission en Inde.

– Et laisser Yoan seul ici? On n'en parle pas! C'est mon fils, David, et il passe avant tout le reste. Je n'ai plus que lui.

– Ton précieux fils est entre de bonnes mains avec Gubler, alors que j'ai entre mes mains une longue liste d'enfants qui n'ont pas encore eu cette chance. Déjà qu'il ne peut plus venir, tu veux renoncer, toi aussi?

Samir frémit. Était-il vraiment devenu l'unique chirurgien de la famille Sanghor? Et comment faire en sorte que Yoan ne cesse pas de vivre après son départ? Il avait l'impression que c'était sa présence qui le maintenait en vie, la seule force de sa volonté... *Oh, Seigneur, aide-moi!!*

– J'ai besoin d'y réfléchir, donne-moi encore un peu de temps.

– D'accord, mais pas trop. *Ciao!* Salue Yoan et dis-lui de ma part: «*Never give up!*»¹ Il saura ce que cela signifie. Un souvenir de ses premières tentatives, soldées par un échec, de faire huit points dans des vaisseaux sanguins de diamètre millimétrique avec du fil invisible à l'œil nu...

– *Ciao!* Je le lui dirai. Tant d'efforts pour rien...

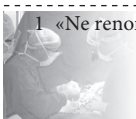
Samir mit fin à la communication avec un soupir découragé, puis revint dans la chambre de son fils.

– Vas-y, papa!

La voix faible qui lui arriva du lit lui glaça le sang dans les veines.

– Je t'ai réveillé, *sorry*, murmura-t-il, profondément désolé parce que Yoan avait grandement besoin de récupérer quelques forces en vue de sa prochaine intervention.

1 «Ne renonce jamais» en anglais



– C’était David, pas vrai?
– Oui, il a pris de tes nouvelles. Il te fait dire: «*Never give up!*» Il dit aussi qu’il voudrait examiner ta main, il a bon espoir.

– De me redonner l’usage de ma main? Arrête, papa. Tu sais ce qu’il me propose?

– Une intervention de reconstruction et puis...

– Des mois et des mois d’ergothérapie, tout cela pour avoir une main pareille à celle de la majorité des personnes, dans le meilleur des cas.

– Ce n’est pas dit, et tu aurais de toute façon une vie normale. Il n’y a pas que la chirurgie dans l’existence. Il y a tout un monde hors des hôpitaux!

– Et c’est toi qui me dis ça? Toi qui m’as poussé et encouragé pendant des années? Sais-tu combien d’années j’ai investi rien que pour apprendre à faire de la microchirurgie? Quatre! Les entraînements sur les pattes de rats que j’ai réalisés pour y parvenir? David disait bien: «*Never give up!*» et il en a fallu, de la motivation, pour ne pas tout laisser tomber! Et tout cela pour quoi? Pour presser sur les touches d’un ordinateur? Si ces maudites mains ne sont bonnes qu’à ça, moi qui suis boiteux et aveugle comme si Quasimodo avait été croisé avec Cyclope, alors autant en finir. Procure-moi une seringue, un flacon de chlorure de potassium pour injection intraveineuse et qu’on n’en parle plus une bonne fois pour toutes. En 10 secondes, vlan, fin de l’histoire du chirurgien raté!

Samir se boucha les oreilles pour ne plus entendre les mots atroces qui lui poignardaient le cœur; il se sentait à deux doigts de l’infarctus... Mais Yoan éleva la voix et il fut contraint d’entendre des mots encore plus terribles:

– Laisse-moi crever, papa. Tu vois bien que je suis devenu un poids inutile pour toi et tous les autres ici. Et s’il ne s’agissait que de mes mains... mais tu vois dans quel état je suis. Même David ne pourrait plus rien faire pour moi. Toi, tu dois reprendre le collier; cela fait un mois que tu as tout mis de côté à cause de moi. Ça suffit! Je suis devenu un chien



boiteux et aveugle. Endors-moi, tu rendras service non seulement à moi mais à tous les autres!

– Tais-toi, Yoan, je t'en supplie, tu es en train de me tuer! Tout n'est pas terminé pour toi. David veut t'aider, et il est le meilleur chirurgien de la main au monde. Ta vue reviendra un jour ou l'autre. Aie confiance: un jour tu redeviendras un médecin. Et tant pis si ce n'est pas chirurgien de la main.

– Laisse-moi dormir, papa, et va faire tes valises. Il n'y a plus qu'un seul docteur Sanghor, et c'est toi. Inutile de priver le monde de tes capacités, quand il suffit d'un garde-malade pour laver et nourrir un légume.

– Yoan...

– Va-t'en, papa. Pour me faire plaisir. Pense à moi quand tu redonneras de l'espoir à des enfants estropiés. Fais-le comme si j'étais là, moi aussi, s'il te plaît!

Samir tenta encore plusieurs fois de dire quelque chose, mais Yoan s'agitait trop. Finalement, voyant que son fils s'étouffait, il renonça et sortit pour lui obéir, tête baissée, vaincu plus que convaincu.

Resté seul, Yoan s'abandonna contre le coussin. Son genou et tout le côté gauche de son corps le faisaient souffrir atrocement; de plus, son œil brûlait sous le pansement. Il tendit la main vers la table de nuit, cherchant à tâtons le petit récipient que Carlos avait certainement posé là pour lui, en prévision de la nuit. Le minuscule comprimé avalé, il ferma son œil valide en attendant que revienne l'horrible cauchemar qui accompagnait les rares moments que la douleur lui accordait.

Il revit la table opératoire, le drap vert qui recouvrait sa petite patiente de ce jour. Elle s'appelait Tamar. Il l'avait examinée le jour précédent, avait ri et plaisanté avec elle. Elle l'avait regardé avec de grands yeux pleins d'espoir, confiante parce qu'il lui avait promis de lui redonner l'usage de sa main droite. Elle lui avait souri, heureuse, tant elle se réjouissait de retourner à l'école, d'apprendre à écrire, de dessiner et de jouer avec ses amies. Pour l'encourager, en prévision des longues séances de réhabilitation et de l'inévitable douleur



postopératoire qui l'attendait, il lui avait fait don d'une poignée de crayons de couleur en l'encourageant à imaginer le dessin qu'elle ferait pour lui quelques jours plus tard avec sa main réparée. Le lendemain matin, elle était là, allongée en toute confiance sur la table d'op, et lui s'était concentré à 100%. La main de la petite sous son regard aigu, il avait tendu la main vers sa femme pour recevoir le bistouri...

D'une main ferme, il avait réséqué¹ le tissu cicatriciel dû à l'accident en cautérisant pour éviter l'hémorragie. Puis il avait prélevé un greffon à l'aine pour réparer la main.

Pendant qu'il opérait la petite main de Tamar, 7 ans et demi, Yoan avait vidé son cerveau de tout le reste, faisant le vide pour se concentrer totalement sur son travail délicat, extrêmement précis. Mais, de temps en temps, c'est-à-dire chaque fois qu'il avait besoin d'un autre instrument, il était distrait par les indécisions de Muriel, par l'inhabituelle lenteur de sa réaction, alors qu'habituellement elle anticipait.

Sa femme était hésitante ce jour-là, et sa main tremblait en lui tendant les instruments. Il avait été tenté de lui ordonner de laisser sa place à quelqu'un d'autre, même si c'était avec elle qu'il était habitué à travailler et qu'elle était la seule T. S. O.² de l'équipe. Mais, à ce stade, n'importe qui d'autre aurait mieux fait l'affaire qu'elle.

Ils avaient eu une terrible dispute, la nuit précédente, et lui aussi était fatigué et nerveux, mais il se maîtrisait. Pas elle. D'ailleurs, elle ne supportait plus ni le climat ni la tension, ni les regards des gens. Le dépaysement était trop fort pour elle. C'était sa première mission à l'étranger. Et on remarquait que ce genre de chose n'était pas pour elle. C'était par ailleurs une brillante instrumentiste. Mais pas à Kaboul. Le soir précédent, elle avait exprimé son intention de rentrer en Angleterre, avec ou sans lui. Ils avaient eu une violente discussion pendant laquelle il avait même mis en doute leur mariage. A quoi lui servait une épouse incapable de se tenir à ses côtés dans les moments de plus grande tension? Lui aussi

1 Terme technique pour une opération chirurgicale consistant à couper une partie d'un organe

2 Technicienne en salle d'opération ou instrumentiste



était soumis à une plus grande pression qu'en milieu hospitalier à Londres.

Sur son lit d'hôpital, Yoan se souvint avec un douloureux remords d'avoir souhaité qu'elle disparaisse de sa vue. Qu'il n'ait plus à la voir, avec ses gestes maladroits et sa main tremblante. Quand elle s'était trompée en lui tendant un instrument, risquant de le blesser, il n'avait plus pu se retenir et avait hurlé contre elle:

– Si tu n'es même pas capable d'accomplir ton travail correctement, va-t'en d'ici, que je n'aie plus à te voir tourner autour de moi comme une mouche. Autant que je fasse tout seul, à ce stade, plutôt que de te voir risquer de m'infecter avec des virus potentiellement mortels comme l'hépatite ou le HIV¹!

Muriel avait rougi, puis pâli, et, dans le but de s'éloigner le plus possible de lui alors qu'il tendait une main impatiente vers un instrument, elle était allée se coller contre la paroi. A ce moment-là, le mur de briques avait explosé sous le choc d'un véhicule arrivant à toute vitesse. Yoan s'était retourné, surpris, pour voir sa femme qui le fixait d'un air éberlué, à moitié ensevelie sous les décombres. Une seconde plus tard, alors qu'il se précipitait à son secours, la main gauche et le visage tendus vers elle, la bombe avait explosé.

– Muriel!!!

C'était cette scène qui revenait à chaque instant où il s'endormait: le moment où il essayait de la rejoindre pour lui prêter secours et lui demander pardon de l'avoir chassée et de l'avoir obligée à le suivre dans cette mission au-dessus de ses forces, au nom d'un amour égoïste. Si elle était restée à côté du chariot à instruments, elle serait peut-être encore en vie. Et si lui n'avait pas insisté pour qu'elle l'accompagne en Afghanistan, elle serait bien volontiers restée en Angleterre, en lieu sûr. C'était donc entièrement de sa faute si sa femme était morte! Il ne devait s'en prendre qu'à lui-même. Dieu l'avait puni en lui retirant la vue et la main dont il était si fier.

1. Virus responsable du sida



Il ne méritait plus d'être médecin, lui qui avait causé la mort d'une personne qui l'aimait.

* * *

Le lendemain de la course d'école était un mercredi, et l'après-midi il n'y avait pas classe. Onorina et Zoé avaient prévu depuis longtemps d'aller décider des derniers détails du menu et de la tourte, en vue du prochain mariage. Onorina avait trop envie de participer activement aux décisions pour laisser sa belle-fille y aller seule. Avec un sourire oscillant entre la résignation et l'amusement, Zoé la vit donc arriver d'un bon pas, l'œil attentif. Les deux femmes prirent ensemble la route de la plaine dans la voiture du père de Zoé, une vieille Opel Caravan au moteur fatigué par les nombreuses livraisons effectuées. Mais elle démarrait encore et arrivait toujours à destination, et cela suffisait.

– Riccardo est en ville, lui aussi; il devait rencontrer je ne sais plus quel député national. On va peut-être le rencontrer, annonça Onorina en cours de route.

– Qu'il donne au moins son avis sur les vins, déjà qu'il ne s'est occupé de rien jusqu'ici!

– Oh, les hommes aiment déléguer ce genre de choses aux femmes. Et c'est tant mieux, si tu veux le savoir, qu'il nous laisse faire à notre idée. On n'en finirait plus, sinon.

– Tu as probablement raison, dit Zoé avec un fin sourire, sachant à l'avance qu'Onorina tenait à avoir le dernier mot sur tout dans l'organisation de ce mariage.

Un moment plus tard, Onorina dirigea la discussion sur les bulletins de fin d'année.

– Quelle est la moyenne de la classe?

– Ils sont tous promus en troisième.

– Bien, bien...

Onorina se frotta les mains, satisfaite, comme si c'était encore sa propre classe.

– Et tu as terminé le programme?



– Tout juste. Pour je ne sais quelle raison, ils ont des lacunes en italien.

– Tu n’as pas fait suffisamment d’exercices. Je te l’ai dit souvent. Apprendre est plus facile quand on peut s’exercer personnellement; écouter seulement ne suffit pas!

– Je t’assure que j’ai fait beaucoup d’exercices.

– Pas suffisamment: le résultat est là pour le prouver.

– Bah, en septembre je ferai une belle répétition avant de passer au programme de troisième. Le français commence par une nouvelle méthode que je dois aller apprendre cet été. Ça s’appelle «Alex et Zoé».

– Ah, ces nouvelles méthodes qui changent sans arrêt, surtout en maths. Pourquoi ne nous laissent-ils pas continuer avec les bonnes vieilles méthodes qui ont fait leurs preuves? Ou alors qu’ils laissent chaque enseignant trouver la sienne! Les inspecteurs décident depuis leurs bureaux de la capitale et ils n’ont pratiquement aucun contact avec les élèves. Si ce n’est pas absurde!!

En discutant avec animation sur ce thème, les deux enseignantes arrivèrent en ville et Zoé parqua la vieille Opel de son père devant l’hôtel où allait avoir lieu la noce. Plus tard, les deux femmes s’assirent devant une tasse de thé et un plateau de petits-fours à une table du meilleur tea-room de la région, attendant de pouvoir discuter avec le confiseur qui devait confectionner le gâteau.

Leurs courses terminées, elles reprirent le chemin de Boschetto. Tout en bavardant avec Onorina, Zoé s’engagea dans le trafic à la suite d’un gros camion. Quelques centaines de mètres plus loin, il y avait un passage à niveau non gardé, le dernier du canton à ne pas avoir de barrière. En attendant les crédits nécessaires pour les travaux, il n’y avait qu’une lumière intermittente et un signal sonore pour avertir de l’arrivée des trains. Toujours en suivant le camion et bavardant avec Onorina, Zoé s’approchait de là. Le soleil de l’après-midi l’aveuglait; le camion lui bouchait la vue, l’empêchant de vérifier si le signal lumineux était en fonction et de l’entendre, mais comme il continuait sans ralentir, elle se rassura



et s'apprêta à le suivre en toute confiance. Ce fut seulement quand le camion eut traversé les voies qu'elle comprit qu'un train arrivait. Elle vit distinctement le conducteur tirer sur le frein d'urgence, les yeux exorbités de terreur... Horrifiée, elle appuya à fond sur l'accélérateur, et elle serait parvenue à éviter le choc si la vieille Opel avait été encore capable de réagir comme elle le faisait 150'000 kilomètres auparavant. Sachant le choc inévitable, elle n'eut plus qu'à tendre son bras droit en un geste de protection dérisoire et désespéré, comme si elle pouvait stopper le train d'un geste! Onorina hurla d'effroi avant qu'un horrible bruit de ferraille... Ce fut la dernière chose que Zoé entendit avant qu'une terrible douleur au bras lui fasse perdre connaissance. Le convoi ralentissait, mais cela ne suffit pas à éviter un violent impact sur le côté droit de la voiture, qui fut déplacée par le choc. Elle perdit connaissance. Son corps fut enveloppé par la carrosserie déformée, le pare-brise explosa...

Zoé reprit brièvement connaissance dans l'ambulance qui l'emportait.

- Onorina... murmura-t-elle, éperdue.

Un médecin se pencha vers elle, le visage plein de compassion.

- Je suis médecin, vous êtes entre de bonnes mains. Nous vous amenons à l'hôpital. Tout ira bien, vous verrez!

Zoé referma les yeux et se laissa à nouveau glisser dans l'inconscience. Quand elle reprit contact avec la réalité, elle était aux urgences. Un autre médecin l'examinait, à la recherche de fractures. C'était cette douleur qui l'avait réveillée.

- Ah, vous voilà à nouveau parmi nous, dit l'homme avec chaleur.

C'était un homme entre deux âges, au regard attentif et bienveillant.

- Je suis le docteur Gubler, chirurgien-chef, et vous êtes à l'hôpital. Quel est votre nom?

- Onorina... Comment va Onorina?

- Onorina est la personne qui était avec vous dans la voiture. Et vous, comment vous appelez-vous?



– Zoé. Onorina est avec moi. Comment va-t-elle?

Il lui semblait voir tout tourner autour d'elle; le médecin devint une tache blanche confuse.

– Onorina est votre maman? demanda-t-il très gentiment.

– Ma future belle-mère. Comment va-t-elle? Je veux la voir!!!

– Voilà! Nous nous occuperons de cela plus tard. Pour l'instant, laissez-moi vous examiner, puis je devrai vous opérer. Le bras semble cassé en deux endroits et l'épaule est déchaussée. Je dois faire des radios. Restez tranquille, je vais vous remettre à neuf. J'étais en train de regarder s'il y avait autre chose, mais il ne semble pas. Comment va votre tête? Ça tourne? Vous voyez combien de doigts? Laissez-moi vous examiner les pupilles et les réflexes... Voilà, c'est bien...

Le médecin continuait ses examens d'une voix paisible mais Zoé ne pensait qu'à Onorina.

– Onorina... Comment va Onorina? J'ai voulu la protéger!

– Et ça se voit, à votre bras, que vous avez essayé d'arrêter le train. Vous pensiez être *Superwoman*! Mais laissez-vous faire pour l'instant, nous allons vous accompagner en radiologie. Ayez confiance en moi, tout va bien se passer!

Zoé fut emportée sur un chariot. Après les radios, elle fut emmenée en salle opératoire où elle fut anesthésiée et put plonger dans un bénéfique sommeil artificiel.

Elle ne se réveilla que plusieurs heures plus tard, dans une chambre d'hôpital, entourée de ses parents. Sa mère pleurait dans un mouchoir; son père se tenait droit, le regard fixé sur elle. Il lui sourit quand il la vit ouvrir les yeux, et ce sourire affectueux la rassura un court instant.

– *Ciao, tesoro*¹, fit-il en s'approchant du lit.

– Papy, je suis désolée pour la voiture, dit-elle dans un souffle.

– Qu'importe cette vieille guimbarde! la rassura-t-il d'un sourire indécis.

– Comment as-tu fait pour ne pas voir arriver ce train? intervint alors sa mère sur un ton plein de reproche.

1 «Trésor» en italien



– Je ne sais pas, je ne me souviens plus bien. J'avais le soleil dans les yeux, j'ai suivi le camion, et puis le train est arrivé. Je n'ai pu que protéger Onorina avec mon bras. Elle va bien, n'est-ce pas?

– Oh Zoé, ce que tu as fait est horrible. Riccardo est furieux contre toi.

– Riccardo, furieux? Et où est-il?

Zoé regardait autour d'elle, cherchant son fiancé des yeux.

– Il ne viendra pas, c'est certain!

– Pourquoi? Mais comment va Onorina? Elle est aussi ici? Personne ne m'a donné de ses nouvelles...

– Onorina Grandi est morte sur le coup, Zoé, et Riccardo ne viendra pas parce qu'il t'en veut à mort pour cela, révéla son père alors que sa mère éclatait en sanglots déchirants.

Les yeux exorbités, Zoé eut le souffle coupé par le choc, comme si la locomotive lui écrasait encore la poitrine dans la voiture. Ainsi, elle n'était pas parvenue à protéger Onorina...

– La police veut t'interroger, dit sa mère entre deux sanglots.

– Oui, il faut que je témoigne. Onorina, oh non! C'est de ma faute. Je n'aurais jamais dû suivre ce camion sans être certaine que le passage à niveau était libre.

– Oui, c'est entièrement de ta faute, renchérit sa mère. Tout le village le dit.

L'arrivée d'une infirmière contraignit ses parents à sortir de la chambre et Zoé se retrouva seule avec sa culpabilité. Par sa faute, Onorina Grandi était morte.

– Oh non! Je ne mérite plus de vivre!

Elle éclata en sanglots désespérés. L'infirmière s'empressa d'aller appeler le médecin.

– Docteur Gubler, la jeune femme du 234 pleure désespérément. Ses parents ont eu la riche idée de lui annoncer sans prendre de gants que sa passagère est morte par sa faute. Elle est dans un triste état! Vous avez à peine sauvé son bras de l'amputation et voilà le tableau... Quelle injustice!



Marco Gubler était doté de beaucoup d'humanité, sous son aspect autoritaire, il laissa l'infirmière se défouler sans la reprendre, puis il dit:

- Oui, mettons-la sous sédatif, je ne voudrais pas qu'elle fasse une bêtise. Il suffit d'en avoir un avec des idées suicidaires à cet étage; n'en ajoutons pas une autre, marmonna-t-il pour lui-même en s'éloignant dans un envol de blouse blanche...

- La police veut l'interroger, dit encore l'infirmière dans son dos.

- Eh bien, qu'elle attende!! Cette pauvre fille ne rencontrera plus personne sans mon autorisation, y compris ses parents. Mettez un écriteau d'isolement sur la porte! gronda-t-il sans s'arrêter.





Entre ses mains



Franca Henriette
CORAY

avec le Dr Stefano Lucchina

Leur vie est très tôt marquée par une tragédie et la culpabilité qui en découle. Leur comportement n'est pas toujours en adéquation avec leur foi. Fruit d'une nuit d'ivresse, l'enfant est là. Zoé, l'institutrice de montagne au tempérament impulsif, et Yoan, l'arrogant chirurgien spécialiste de la main qui n'en a que pour son travail, sont contraints de cohabiter. Entre les attentes insatisfaites, une confiance vacillante, les désirs de carrière, un entourage pas toujours favorable et le besoin de liberté et d'affection, le couple parviendra-t-il à trouver le chemin du véritable amour ou va-t-il exploser?

Des montagnes suisses aux Etats-Unis en passant par l'Angleterre, la Côte d'Azur et le Burkina Faso, ce roman captivant nous fait aussi découvrir le travail extraordinaire accompli de façon bénévole par de nombreux médecins dans un cadre humanitaire.

Née en 1955 en Suisse romande, installée depuis son adolescence au Tessin (Suisse italienne), Franca Henriette Coray a déjà publié cinq romans.

CHF 28.50 / 24.90 €
ISBN 978-2-8260-2020-2

